

MAI 68 OU LA RÉVOLUTION MANQUÉE

Par Vũ Thiện Đắc JJR 64



Après des études secondaires au lycée Jean-Jacques-Rousseau à Sàì-Gòn, je continuais ma formation à Paris. Durant ma quatrième année en France, n'ayant pas le goût d'étudier, je participais seulement aux travaux obligatoires. N'assistant pas aux cours, j'avais donc l'intention de sauter les examens de juin, pour me préparer uniquement à la session de repêchage en septembre, avec l'aide des notes de cours empruntés à un ami qui aurait réussi en juin. Cependant, des événements extraordinaires allaient déjouer mes plans.

En mars 1968, l'arrestation de fauteurs de troubles lors d'une manifestation d'étudiants contre la guerre du Viêt-Nam, à la faculté de Nanterre, en banlieue de Paris, provoqua l'occupation de cette faculté par des étudiants. Sans être menés par des leaders syndicaux, ces jeunes se révoltaient contre toutes les formes d'autorité, l'impérialisme, le pouvoir établi, etc. et pour la libéralisation des mœurs, la cogestion, la participation, la démocratie directe, etc. Cet événement fut le détonateur menant à des grèves et à des manifestations gigantesques et sauvages en mai.



En mai, l'agitation gagna très rapidement toutes les universités de France. Elle se propagea ensuite chez les ouvriers, chez les lycéens, puis plus ou moins dans toutes les couches de la société. Les ouvriers, pareils aux étudiants, se mettaient en grève massivement, spontanément et partout dans le pays, sans ordre de la part de leurs syndicats, qui au contraire suivaient le mouvement, pour essayer de le contrôler. Finalement, le trouble se transforma en une crise générale à la fois économique, sociale, politique et culturelle.

L'anarchie prenait la forme de batailles de rue, de bris de voitures ou de vitrines, de barricades, d'occupations d'usines ou de facultés, etc. Quand je me déplaçais à pied dans certaines rues pavées du Quartier Latin, j'ouvrais bien grand les yeux et les oreilles, pour éviter de recevoir sur la tête un gros pavé perdu. Ces pavés étaient arrachés de la chaussée, et lancés par des grévistes sur les policiers chargés de rétablir l'ordre, et un policier malchanceux fut tué de cette façon.

Face à ces grévistes déchaînés, qui malgré tout étaient aussi des enfants de la nation, les policiers essayaient de faire preuve de modération. Mais il leur était ainsi très difficile d'arrêter les jeunes provocateurs enragés, qui continuaient à semer impunément l'anarchie. La violence des grévistes rendait inévitables des accidents, qui devaient faire en tout plusieurs milliers de blessés et sept morts. Les grévistes étaient estimés à environ six millions, pour une population totale d'environ 50 millions.

Pour changer d'air, j'allais entre autres rendre visite à mes amis d'enfance Lân et Chính, qui fréquentaient une école réputée en Suisse, aux habitants calmes et paisibles. Mes amis et moi, nous sommes allés nous baigner dans une piscine à vagues, technologie encore inconnue chez les Gaulois. Ils me firent goûter aux délicieux hamburgers, qui n'existaient pas encore au pays des baguettes croustillantes. Nous eûmes l'occasion d'aller au cinéma, voir un des

meilleurs westerns de tous les temps, pourtant filmé en Espagne par un réalisateur italien, "Le Bon, la Brute et Le Truand". Merci encore, chers Lân et Chinh, de votre accueil amical, malgré vos emplois du temps chargés !

À mon retour, la France était toujours en crise. Le gouvernement, les syndicats et le patronat se rencontrèrent pour négocier des accords qui pourraient calmer les grévistes. Ces ententes portaient notamment sur une augmentation massive de 35 % du salaire minimum, une petite augmentation de 10 % du salaire moyen, la généralisation de la quatrième semaine de congés payés et la création d'une section syndicale à l'intérieur même des locaux des grosses entreprises. Les syndicats pensaient avoir obtenu des gains importants, mais les ouvriers et les étudiants, exigeaient plus encore, et continuaient à faire régner l'anarchie. La police par contre essayait d'éviter toute utilisation de la force.

Fin mai, le général de Gaulle, Président de la République, disparut un jour mystérieusement, plongeant la classe politique dans l'anxiété, l'angoisse, l'espoir ou la panique. Le Parti communiste fit défiler ses troupes dans l'ordre et dans le calme, pour exiger la formation d'un gouvernement populaire dont il ferait partie, et la France semblait prête à basculer dans un autre régime.

Déjouant les prévisions, le lendemain le général était de nouveau présent à l'Élysée, bien revigoré par son voyage éclair secret de la veille. On saurait, bien après 1968, qu'il était allé en hélicoptère s'assurer personnellement et secrètement du soutien de l'armée, au cas où il faudrait rétablir l'ordre par la force. S'adressant directement aux Français à la radio, il reprenait la situation en main, en annonçant sa décision de continuer à faire confiance au gouvernement et de dissoudre l'Assemblée nationale pour consulter les Français par de nouvelles élections.

À son appel, une marée humaine se matérialisa très rapidement pour l'appuyer massivement par une marche sur les Champs-Élysées. De très nombreuses démonstrations populaires de soutien eurent lieu aussi en province. Un mois plus tard, les résultats des élections à l'Assemblée confirmaient l'absolu support populaire au régime.

Les Français, au commencement étaient favorables aux grévistes considérés comme les victimes de la répression policière, mais à la fin la population était amenée, par les excès des jeunes, à les tenir pour responsables d'une violence meurtrière et de l'instabilité politique.

De leur côté, les syndicats suivaient les grévistes au début, pour essayer de les contrôler, mais finalement ils étaient débordés par trop de violence, et ils s'en désolidarisèrent. Perdant à la fois le soutien de l'opinion publique et celui des syndicats, les ouvriers reprenaient donc graduellement le travail à partir de début juin.

Du côté des étudiants, la préparation des examens de juin avait contribué à refroidir l'ardeur de beaucoup. Pour porter le coup de grâce aux derniers révoltés, le gouvernement décréta que la session de repêchage, qui normalement devrait avoir lieu en septembre, serait avancée en juillet. Pour tenir compte du délai très court de trois semaines séparant les deux sessions, il accorda aux étudiants une diminution de moitié du nombre des matières à réviser pour les examens.

N'ayant pratiquement touché à aucun livre de cours depuis un an, j'avais environ six chapitres à mémoriser par jour. Sans relâche pendant trois semaines, je fournissais un effort extrême, pour condenser chaque chapitre en seulement quelques phrases importantes, écrites en grosses lettres sur une seule page d'un feuillet de petit format. C'était ainsi que grâce aux examinateurs très indulgents en ces temps de troubles, je passai en cinquième année.

En conclusion, en 1968, grâce à la violence, les grévistes réussirent à obtenir quelques avantages économiques et sociaux. Par contre, à cause de cette même violence, l'opposition ne put renverser le gouvernement, malgré une mobilisation humaine probablement bien supérieure, en nombre, à celle de la Révolution de 1789. Notons que treize ans plus tard, un fin stratège politique, suivant l'exemple donné par le Front populaire en 1936, répéta le coup de maître d'unir tous les partis de gauche et prit ainsi le pouvoir, tout à fait démocratiquement, sans aucune violence.

